



SCÈNE DE GUERRE

OU LA TRAGÉDIE DES ACTEURS

NOTE D'INTENTION

« SCÈNE DE GUERRE » ou La Tragédie des Acteurs, est une pièce tragi-comique. Mais malgré la gravité du sujet, cette œuvre aborde de façon résolument légère, la vie des soldats du front ou plutôt de l'arrière front, soldats qui devaient souvent lutter contre ... l'ennui. Une des meilleures façons de conserver un bon moral consistait, par exemple, à organiser des distractions permettant de donner un peu de répit à ces âmes meurtries.

La thématique du théâtre aux armées a très peu été portée sur la scène, ce qui nous offre l'occasion de la développer et d'offrir au tout public, un divertissement ludique mais aussi instructif.

Nous avons ainsi choisi d'exploiter, une pièce de Shakespeare au sein de notre scénario, car, cette dernière offre un prétexte pour développer bon nombre de préoccupations sur le front (« La peste soit de vos deux maisons ... qui se nourrissent du sang de leurs enfants », nous dit le dramaturge). L'œuvre offre par ailleurs un intérêt supplémentaire, celui d'intégrer une présence féminine dans ce monde exclusivement, ou presque, masculin.

Sergent Lafarge : En présentant brièvement la pièce à ses hommes :
« Alors, voilà ! Ce ... C'est une tragédie ... et ça s'passe à Vérone ! »

Caporal Maubert : À l'adresse de son voisin : « Y en a une autre, et ça s'passe à Craonne ! »

La pièce se passe trois jours avant l'Armistice du 11 novembre 1918.



LE THÉÂTRE AUX ARMÉES



Forme d'expression ludique permettant des moments de détente au front. Deux formules sont exploitées. Celle qui permet de faire venir des troupes de professionnels ou bien, celle qui met en scène les soldats, eux-mêmes. Dans les deux cas, le théâtre est très apprécié par la « troupe ». Dans le cas présent, nous nous appuyons sur la deuxième formule, celle d'une pièce de théâtre jouée par des soldats. Un individu par compagnie, afin que chaque régiment se sente représenté à travers ses bataillons, ses compagnies ou ses sections.

*Commandant Lafiole : « ... Parfait, parfait. Alors c'est d'accord ?
Vous m'organisez ça, hein ? Une pièce de théâtre ! Je compte sur vous ? »*

*Sergent Lafarge : « Heu ... Sauf votre respect, mon commandant, mais ...
On joue quoi, et ... avec qui ? »*

*Commandant Lafiole : « Je n'sais pas moi, mon vieux. Faites preuve d'imagination.
Tiens ! Allez ! Roméo et Juliette ? C'est bien, ça, Roméo et Juliette. Vous connaissez ? »*



En l'occurrence, ici, nous avons choisi de mettre en situation des hommes extraits des bataillons de coloniaux. À savoir : Tirailleur algérien, « marcheur » sénégalais, ravitailleur du Tonkin, mais également, un artilleur du « RAC », un soldat du Génie (menuisier qui construira la scène pendant les répétitions des comédiens / soldats), deux « territoriaux » ou métropolitains issus de la « ligne », deux musiciens de l'orchestre militaire du régiment ...

Sergent Lafarge : « À part nous autres, il ne reste que des contingents coloniaux. Le 71^{ème} bataillon de marche sénégalais, une brigade tonkinoise pour l'intendance, la 3^{ème} division de tirailleurs algériens et ... »

Commandant Lafiole : « Eh bien, vous m'prenez un « marcheur » sénégalais, un ravitailleur du Tonkin, un tirailleur algérien et ... Et prenez moi aussi un artilleur de la côte 106, tiens. D'autant qu'il faut souder la troupe. Ces derniers temps, l'artillerie a fait des tirs un peu trop courts et c'est tombé sur la 21^{ème}. Des gars de chez nous. Et ce sera là une bonne occasion de réconcilier tout le monde, hein ? Les « boches » sont prêts de céder, nous dit l'État-Major. »

En satellite des soldats présents dans l'histoire, nous adjoignons, également, une chanteuse de « l'arrière », un « junker », pilote allemand abattu derrière les lignes françaises et qui viendra épauler le sergent /metteur en scène, afin d'optimiser le rendement « artistique ». Une infirmière du Service Santé apportera son concours en fédérant l'énergie collective de plusieurs femmes, et ce, afin de confectionner des costumes pour les « acteurs ».



Présente dans les régiments, la musique tient un rôle important sur le front. D'abord, « officielle », on la retrouve parfois en première ligne, surtout au début de la guerre (jusqu'en « 15 », il est des bataillons qui partent à l'assaut « clique » en tête). Mais on trouve aussi des musiciens qui se confectionnent des instruments afin de se donner un peu de distraction. C'est l'apparition des instruments dit « buissonniers », bricolés avec ce que l'on trouve sur place. C'est le cas du soldat Alberti dans notre évocation. Italien issu de la première vague d'émigration italienne en France (Paris surtout). Il est intéressant de constater que les soldats apportent avec eux, sur le front, leur culture, et la musique traditionnelle, provenant des zones rurales, rencontre un écho. Une acculturation totale se met en place, particulièrement lors de l'entrée en guerre des américains qui rencontrent les « poilus » dans les tranchées.

Lieutenant Von Herckman (L.V.H): « Bien, bien ! Et la musique ? »

Sergent Lafarge : « Quoi, la musique ? »

L. V. H. : « Il vous faut de l'ambiance musicale pour accompagner les différents actes. Les intrigues, les combats, l'amour ... Ah l'amour ... C'est omniprésent dans Roméo et Juliette, l'amour, sergent. Et donc, il vous faudrait un piano. C'est très romantique, un piano. »

Sergent Lafarge : « On a une trompette et une caisse claire. »

L. V. H. : « C'est bien pour la Marche de Radetzky, mais pas pour Roméo et Juliette, sergent ! »



Scottish, polka, mazurka, sont autant de danses qui régnèrent durant tout le XIX^{ème} siècle. Le brassage entre les alliés, offrira de nouvelles pistes en matière de répertoires à danser. Un exemple avec un « fox trot » américain appelé « l'orset », et qui sera adapté par les soldats / ménétriers français de retour dans leur foyer. Les grands chocs humains ont toujours permis d'effectuer des bonds en avant, en témoignent les pratiques instrumentales, par exemple, d'avant et après la révolution française. N'occultons pas non plus la présence de maîtres à danser dans les armées. Pour exemple, la danse dite « pas d'été », rapportée par les militaires après la démobilisation, permet de se réattribuer un patrimoine acquis. Le « pas d'été », (de son vrai nom : « pas d'épée »), danse de virtuose qui se pratique en solo, servait surtout à « épater » les filles. Il va de soi que musique et danse sont autant d'expressions qui figurent dans notre projet.

Sergent Lafarge : « Bien ! À ce moment-là, il nous faut de la musique. Aussi, à vos « clous » ! »

Soldat Grapouille : « Moi j'peux pas, sergent ! Je suis au bal des Capulets. »

*Sergent Lafarge : « Ah oui, c'est vrai ! Favier, alors ! Et un air de bal !
Je veux que ça danse et j'veux d'la main sur la croupe, pour donner l'illusion !
Maubert avec « Eune Guian » et Abdelhadi avec Le Quéménec. Heu, non, l'inverse ! »*

Caporal Maubert : « Au soldat Abdelhadi : Allez ! Viens par-là ma « poule » ! »

Air de scottish a 3 pas à danser (Trompette solo)



Nous ne traitons, ici, que de la boxe française. En effet, dans l'armée française, à l'instar des maîtres à danser, des maîtres d'armes promulguent leur savoir-faire au sein des régiments. D'autant que c'est pour la « bonne » cause.

Le sergent Lafarge envoie un coup de poing au soldat Alberti.

Soldat Alberti : « Vous profitez de votre grade, sergent ! »

*Sergent Lafarge : « Non, mon gars ! T'as insulté « mon » sénégalais !
Je te lance une invitation ! À la loyale ! Boxe française ! »*

Soldat Alberti : « Je relève ! »



Les armes à feu.

Tout d'abord, le célèbre « Lebel », à la baïonnette, aujourd'hui, interdite par les conventions internationales, reste emblématique dans ce conflit. Mais des fusils moins performants sont présents sur le front. Le fameux « Chassepot », modèle 1866, qui fit « merveille » pendant le conflit franco-prussien de 1870. Cette arme, moins moderne que le fusil « Lebel », se retrouve entre les mains des régiments de l'Armée d'Afrique. Muni de sa baïonnette sabre, il est adapté pour les combats rapprochés.

Dans l'esprit de l'archéologie expérimentale, nous abordons, dans notre spectacle, les techniques du combat à la baïonnette entre fusil « Chassepot » et fusil « Lebel ».

Le « 75 », canon à tir rapide, est également indissociable de l'armée française en 14-18. Bien meilleur que le « 77 » allemand, c'est un canon muni d'un frein de tir à long recul que nous décrivons largement dans notre illustration scénique. Comment pourrait-il en être autrement quand on constate tout le potentiel de cette arme redoutable.

En intégrant un officier allemand, prisonnier, nous offrons aussi la possibilité de traiter, succinctement toutefois, l'aviation militaire du moment. « Caudron » contre « Fokker », l'évocation des « as » de la première guerre mondiale est bien présente dans notre histoire.

Soldat Le Quéménec : « ... 25 coups à la minute ! J'en connais même qui en font 28 ! Tiens ! À Verdun, il y a deux ans, un « 75 » a tiré plus de 1300 coups en 24 heures ! Ça ne t'épate pas, ça ? »

Caporal Maubert : « Le canon ? Il n'a pas chauffé avec ça ? »

Soldat Le Quéménec : « Ah, pour sûr ! »



LE COURRIER



Très important pour des hommes qui risquent la mort au quotidien. Ne pas recevoir de courrier, c'est déjà mourir, une première fois, aux yeux des autres (camarades d'infortune et les proches de « l'arrière »). Mais le courrier reçu n'est pas toujours porteur de bonnes nouvelles. En revanche, expédier du courrier, c'est aussi évacuer psychologiquement les coups durs et autres affres liés à la situation.

Caporal Maubert : « T'as écrit quoi, dans tes lettres, à ta famille ? »,

Abdelhadi Djemoune : « Ce que j'ai vécu, ici, au front, avec les camarades. »

Caporal Maubert : « Et t'as parlé de tes coups durs ? »

Abdelhadi Djemoune : « Bien sûr ! Et le « Bois de Mort-Mare » et ... tout. »

Caporal Maubert : « Eh ben voilà ! Cherche pas, vieux. Le « Bois de Mort-Mare » c'est plus de 600 morts en quelques jours. Sans compter les fusillés de Flirey, après ça. Tu penses qu'ils t'ont dans le collimateur, maintenant ».



LES SOUVENIRS



Les souvenirs sont visiblement très peu évoqués pendant la période du conflit, entre militaires, dans les tranchées (on ne parle pas de l'assaut des derniers jours, par exemple). En revanche, on consigne un tas d'anecdotes, de témoignages, en vue de partager, dès le retour à la maison, les histoires vécues et ce, afin de se libérer du traumatisme engendré par les épreuves au « feu ».

Caporal Maubert : « Et le hasard ? Tu sais ce que c'est que le hasard ? On était cinq copains dans mon unité. Tous des gars de Charenton. Un obus avait fait un trou à deux pas de notre tranchée, tuant une vingtaine de camarades. Ça n'arrêtait pas de pleuvoir, des obus, partout. Un de mes potes a dit ! Allez les gars tout le monde dans le trou d'en face. Il y a moins de risques qu'une bombe tombe au même endroit maintenant. J'ai voulu suivre mes quatre copains, mais ...

Mes bandes molletières sont restées accrochées à un bout d'ferraille, qui sortait de la terre. Les autres avaient gagné le trou d'obus et ils me faisaient des signes pour les rejoindre. Plus je tirais sur ces satanées bandelettes, plus je restais coincé, là, comme un con. Puis ... Je me souviens ... J'ai entendu siffler. Le sifflement s'est rapproché de plus en plus vite, de plus en plus fort. Je suis resté les mains collées sur les oreilles à attendre que cette saloperie me tombe dessus. (Les symptômes de son traumatisme se font apparents). Et ... Rien ! Par contre ! De mes copains ... C'est plus rien ! Le hasard avait fait que l'obus était tombé au même endroit que le précédent trois minutes avant. Alors ... Les tirs à l'aveuglette me font craindre autant que les autres. Tu vois ? »



LE « SHELL SHOCK »



Thèse du Docteur Myers sur les états traumatiques qui affectent de plus en plus les hommes sur le front. Et qui peuvent avoir des conséquences dévastatrices.

Caporal Maubert : Il interpelle l'infirmière : « Dites, mademoiselle ? »

L'infirmière : « Oui ? »

Elle se déplace pour rejoindre le caporal Maubert, assis sur la « banquette de tir » de la tranchée.

Caporal Maubert : « Vous n'auriez pas quelque chose pour mes mains ? Par moment, elles bougent dans tous les sens. Elles veulent peut-être déserrer ? Hein ? »



LA POÉSIE



Au même titre que la musique, elle offre aux soldats la possibilité de s'évader de ce cauchemar. Nous avons opté pour l'évocation de certains poèmes que nous a laissés le soldat Pierre Dupont. Vendéen de Rocheservière, cet homme nous a laissé plusieurs recueils de poèmes magnifiques. Il écrira ses textes, sur le front et dans les tranchées, entre 1914 et 1916. En 1916, il disparaît dans la tourmente de Verdun en défendant le Fort de Tavannes. « Rideau » pour l'artiste.

*Au tout premier abord, ce vocable a déplu :
Pourquoi donner ce nom vulgaire : le « poilu »
Au héros combattant depuis tant de semaines
Dans les fossés creusés au travers de nos plaines ?
On aurait pu trouver un terme plus heureux
Pour honorer plus tard ce soldat valeureux,
Mais ce mot exaltait l'odeur de la tranchée
Et l'on oublia l'origine entachée.
Qu'importe ! Inclignons-nous ! Ce nom a prévalu :
C'est « poilu » qu'il vous faut ? Eh ! Bien ! Va pour « poilu ».*

Le « Poilu » - Pierre Dupont – 12 avril 1915

NOTE D'INTENTION
Laurent Tixier, 4 février 2013